

PROLOGUE

Que de palpitations, que de douleurs m'ont menée là où j'en suis à présent! Je suis assise confortablement dans mon fauteuil moelleux, près du foyer où le feu crépite joyeusement. Je songe à la meilleure façon de vous faire part de mes expériences de vie, y compris le travail que j'ai dû effectuer sur moi-même. L'objectif que je poursuis en livrant ce témoignage, c'est celui de décrire le plus clairement possible certaines étapes de ma vie et surtout de retracer le chemin que j'ai emprunté pour survivre et pour sortir grandie de mes expériences.

J'ai aujourd'hui trente-quatre ans, mais, au moment où s'amorcent les épisodes que je décris ici, j'avais dix-sept ans. Je crois que j'étais jolie, avec mes longs cheveux roux et mon corps mince, plutôt séduisant. J'étudiais au cégep en administration, ce que je n'aimais pas du tout; si je m'astreignais à continuer, c'était moins pour poursuivre un idéal personnel que pour réaliser le rêve que mon père avait toujours caressé pour moi, celui de devenir comptable.

J'ai eu une enfance difficile, je crois. Dès mon jeune âge, on m'a imposé un mode de vie strict et j'ai très tôt été fermement encadrée, restreinte dans ma marge de manœuvre. Aussi, je conçus prématurément le désir de voir le monde et de devenir autonome. Mes parents,

qui agissaient au meilleur de leurs connaissances, ne comprenaient pas mes aspirations. Je me suis rapidement avisée que, le meilleur moyen de leur faire accepter mon émancipation, c'était de les convaincre que mes initiatives étaient utiles à mon avenir, lequel leur tenait si fort à cœur.

Malgré tout, dans leur ardent désir de me protéger, mes parents ont eu une influence quelque peu négative sur mon adolescence. Ma mère, qui aujourd'hui est très présente dans ma vie, nourrissait à mon égard une certaine envie, en raison de l'adoration que me vouait mon père. Elle défoulait parfois sa colère teintée de jalousie sur moi et ma sœur aînée. Nous récoltions les coups dans un silence total, à l'insu de notre père qui travaillait fort à gagner l'argent nécessaire pour subvenir à nos besoins. Il était enseignant au secondaire. Pour accumuler quelques économies qui nous permettaient de partir en voyage chaque année, il donnait aussi des cours le soir et durant l'été.

Lorsqu'il revenait à la maison et que notre mère lui faisait part de nos bêtises, il nous infligeait un supplice moral et philosophique infernal sur les lois de la vie. Il nous agaçait au plus haut point en nous expliquant, par exemple, que la vie était comme une mer de vagues sur laquelle il ne fallait pas se retrouver dans un creux. À ces occasions, je m'engageais dans des débats abstraits avec lui et tâchais de défendre mon point de vue. C'étaient des discussions sans rapport avec la réalité et trop sérieuses pour mon âge, c'étaient des prises de bec interminables. Parfois, poussée dans mes derniers retranchements, je finissais par lui manquer de respect, et la conversation se terminait sur des paroles regrettables de part et d'autre.

Heureusement, à présent, tout va bien entre mes parents et moi. Ils ont beaucoup travaillé sur eux-mêmes et suivi une thérapie qui leur a été bénéfique. Bien entendu, j'ai moi aussi cheminé de mon côté et acquis de la maturité. Mon goût intense de vivre m'a forcée à faire un travail considérable sur moi-même et à trouver la force de reprendre une vie normale après les événements que je vais relater dans ce livre. Je suis proche de mes parents, aujourd'hui, et je les adore. Ils jouent un rôle très important dans ma vie. Nous rattrapons chaque jour le temps perdu, et bien plus.

Chapitre I

C'est en 1994, à l'âge de dix-sept ans, que j'ai quitté la maison familiale pour travailler comme gardienne d'enfants en Ontario, plus précisément à Etobicoke, une ville charmante qui constitue la partie occidentale de Toronto. J'entendais profiter de ce séjour pour améliorer mon anglais. Je venais d'abandonner mes études collégiales après seulement une année et quelques semaines en techniques administratives.

Mes parents voyaient d'un bon œil l'amorce de ce nouveau chapitre de ma vie. À leurs yeux, ce départ était logique et positif. Il me permettait de préparer mon avenir. Je quittai le nid en emportant dans mes bagages le sentiment de fierté de mon père, ce qui était pour moi d'une importance capitale.

Je résidais dans la maison de la famille où je travaillais. Je préparais les repas et exécutais quelques tâches ménagères. Le salaire était maigre, mais l'expérience valait son pesant d'or.

J'avais surtout la charge d'un petit garçon de deux ans qui s'appelait Philippe. C'était un enfant blond aux yeux bleu clair. Il était vraiment brillant et tout le monde l'adorait. Par contre, personne ne se doutait que je nourrissais à l'époque une haine des enfants, résultat

d'une enfance très difficile. Chaque fois qu'un enfant s'approchait de moi, une violente rage en provenance du passé venait m'habiter aussitôt.

Il peut paraître surprenant qu'une jeune femme puisse haïr à ce point des êtres sans défense. J'ai peine à m'expliquer moi-même mon ressentiment, aujourd'hui. Heureusement, je n'étais absolument pas portée à la violence envers les bambins et jamais je n'aurais fait de mal à un enfant. Je me contentais de ruminer la douleur intense qui fermentait au fond de moi. Pour le reste, je fuyais toute situation conflictuelle. Ce n'est que plus tard que je compris d'où me venaient de tels sentiments. En fait, Philippe, comme tous les enfants, agissait comme un miroir qui me renvoyait l'image de mon enfance habitée par un profond désir de liberté. J'aurais tant souhaité, moi aussi, passer mes étés à jouer dehors et à m'amuser! Mais mon père ne l'entendait pas ainsi. Il tenait mordicus à ce que ma sœur et moi arrivions toujours premières à l'école, et les après-midi ensoleillés de nos vacances d'été se passaient à étudier la matière de la prochaine année. Nous arrivions effectivement premières, mais au prix de quelles frustrations! Dans mon cas, ces frustrations refoulées tant bien que mal se manifestaient dès que je voyais les jeunes s'amuser. Je ne supportais pas la joie de vivre d'un enfant, le simple bonheur qu'il pouvait ressentir du fait de l'amour de ses parents. J'avais si mal au fond de moi que je désirais ardemment profiter d'une parcelle de leur bonheur à mon tour.

Je rêvais donc d'être une enfant, comme Philippe. Et c'est précisément lui qui m'a fait évoluer et devenir une femme normale. C'est son amour merveilleux qui m'a enseigné la spontanéité, qui m'a poussée en avant et qui m'a forcée à m'affranchir de ma jalousie. Au fil des mois, je suis moi-même tombée amoureuse de cet

être doux et délicat. Je me suis mise à éprouver une joie profonde à le chérir. Il m'avait guérie par son amour inconditionnel et pur. Il m'avait dépouillée du manteau de haine que je portais depuis toujours. Il avait fait fondre ma jalousie.

J'eus enfin quelques mois de bonheur, au cours desquels j'appréciai ce que la vie m'apportait d'agréable chaque jour. Cependant, je vivais continuellement dans la plus grande solitude. Je n'avais pas d'ami, sauf une Chilienne qui faisait le même travail que moi chez les voisins. Je ne sortais jamais et ne faisais aucune activité pour me distraire, pour le simple plaisir. Cette vie finit par me peser.

Les mois qui s'écoulaient me semblaient des années. En août 1994, Michèle, la femme qui m'employait, me surprit en m'annonçant qu'elle attendait un autre enfant. J'étais heureuse pour elle, mais je comprenais bien que cela aurait un impact direct sur mon avenir. Elle m'expliqua qu'elle se retrouverait en congé deux semaines plus tard et qu'elle me donnait quelques mois pour me trouver un nouveau travail, au cours desquels elle resterait à la maison avec moi et m'indiquerait les tâches ménagères qu'elle exigerait de moi, dont certaines ne figuraient pas à mon contrat. J'eus en outre l'impression qu'elle avait hâte que je parte.

Un soir, alors que je m'ennuyais terriblement, je téléphonai à mes parents qui me suggérèrent de mettre mes plus beaux atours de jeune fille de dix-sept ans, bientôt dix-huit. Ils m'offraient un souper gastronomique dans le restaurant de mon choix, histoire de me changer les idées; bien sûr, ce n'était pas avec mon maigre salaire de gardienne que j'aurais pu me gâter. Mon choix s'est arrêté sur un restaurant qui servait des mets chinois.

J'enfilai mon pantalon marine en rayonne et un chandail blanc orné de beaux magnolias bleus. Mes longs cheveux roux bouclés tressautaient dans mon dos à chaque pas. L'impression de me sentir désirable m'allégeait le cœur. Je marchai presque trois heures sans trouver le restaurant chinois qui me faisait tant saliver. La noirceur ne tarderait pas et, si je prenais encore trop de temps à dénicher un restaurant asiatique, je risquais de m'attirer des ennuis dans ce quartier inconnu de Toronto.

Je m'immobilisai à un coin de rue, le temps de réfléchir à ce qu'il convenait de faire. De l'autre côté de la rue, une agréable musique latino romantique se faisait entendre chaque fois que s'ouvrait la lourde porte blanche d'une maison ancestrale au-dessus de laquelle on pouvait lire : *Casa Italiana*.

Je traversai l'artère et entrai dans ce lieu en savourant l'odeur de la délicieuse cuisine italienne. Ce restaurant était un peu chic par rapport à mon habillement. Le préposé à l'accueil me fit comprendre que, la seule place qu'il lui était possible de m'offrir, c'était une petite table qu'on m'installerait dans le vestiaire entre les manteaux. Je n'en croyais pas mes oreilles. Moi qui rêvais de voir du monde, de parler et de me divertir, j'allais être confinée à un endroit retiré et clos.

Décidément, tout allait mal, et ma sortie de rêve tournait en eau de boudin. Je sentis mon cœur se gonfler dans ma poitrine et, la fatigue aidant, je me mis à sangloter. Avec un regard mouillé de larmes, je m'excusai auprès du préposé et quittai l'endroit rapidement. Mon appétit gâché par le désarroi, je levai tout à coup la tête et aperçus une enseigne de l'autre côté de la rue qui annonçait un établissement chinois. « Ça y est! » me

dis-je. Mon cœur se remit à s'oxygéner et je marchai plus rapidement. Mon seul et unique but, à ce moment-là, c'était de trouver un endroit où les gens seraient gentils et où je pourrais me détendre.

Je gravis les trois marches de l'entrée et ouvris la porte. Une clochette annonça mon arrivée et, immédiatement, un homme s'approcha. Il avait un air doux et rassurant. Il avait des cheveux de jais et un sourire à réchauffer le cœur le plus froid. Je n'en croyais pas mes yeux, tellement il était beau. Il avait un corps de dieu grec, une peau basanée et un regard exotique des plus charmants. Son sourire semblait sculpté en permanence sur son visage. Il m'invita à m'installer à la table de mon choix, me remit le menu et s'éclipsa.

Cette brève apparition venait de me donner l'énergie pour finir dans la sérénité ma soirée qui avait été jusque-là éprouvante. Tout à coup, un vieil homme s'approcha de moi pour prendre ma commande. Je relaxais enfin, et c'était bien mérité. Le serveur âgé revint un instant plus tard avec le *chow mein* cantonais le plus délectable que j'aie jamais goûté.

Mais une question me perturbait : qui était donc ce bel Asiatique qui était venu m'accueillir ? Mon regard balayait les alentours, lorsque je le vis, assis quelques tables plus loin. Avec un léger sourire, il m'examinait attentivement. Finalement, il s'approcha. Mon cœur avait peine à supporter toutes les émotions qui s'étaient accumulées dans cette même journée.

— Je suis Tom, le propriétaire de ce restaurant, me dit-il en guise de présentation. Vous appréciez votre souper ?

Quoi dire et comment trouver les mots? Affectée par le coup de foudre dont Cupidon venait de me gratifier, j'entrepris d'échanger quelques propos anodins avec le bel inconnu. Je lui expliquai en bégayant que je venais de Québec et que je travaillais dans le coin. Avec un geste poli de sa main bronzée pour solliciter ma permission, il s'assit à ma table et me fit la conversation. Nous avons parlé des heures durant. Tom avait vingt-trois ans et il vivait seul. Il était propriétaire de trois restaurants avec ses parents.

À la fin de la soirée, il me demanda de quelle manière je comptais rentrer à la maison. Le secteur n'était pas des plus rassurants et il m'offrit de me raccompagner. Je n'avais pas l'argent pour prendre un taxi, et le métro m'apaurait quelque peu. J'acceptai donc sans trop penser aux risques que cela pouvait comporter. Il était d'une gentillesse déstabilisante et il avait conquis ma confiance.

Il me déposa devant la maison où je travaillais et me rappela que les hommes n'étaient pas tous dignes d'une telle confiance. Il m'enjoignit de prendre garde, que cette grande ville était beaucoup plus agitée que mon patelin natal. Juste avant de me quitter, il rompit un bref silence empreint de malaise en me demandant si nous pouvions échanger nos numéros de téléphone. J'acceptai sur-le-champ son offre qui répondait exactement à mon désir le plus cher de peut-être le revoir. Il me tendit un bout de papier sur lequel il avait inscrit son numéro et je fis de même. Ce soir-là, je dormis le cœur léger, portée par le vent du premier amour naïf qui s'était installé au creux de mon être.

Le lendemain, la journée me parut plus que longue, interminable. Je ne cessais de regarder les horloges qui

croisaient mon regard, me demandant si j'allais entendre à nouveau la voix chaude de Tom. Ce fut avec une grande joie que je le reconnus instantanément lorsqu'il me téléphona le lendemain, puis le jour suivant. Un soir, il m'offrit une balade au bord du lac Ontario. Nous nous sommes promenés jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous nous sommes arrêtés sur une table de pique-nique devant une superbe vue de l'impressionnante ville tout en lumières. Son reflet dans l'eau créait un tel spectacle que nous ne parlions plus. L'odeur légèrement parfumée que Tom dégageait imprégnait ma mémoire, et mon cœur battait la chamade comme il ne l'avait jamais fait. J'allais peut-être recevoir mon premier vrai baiser. Nous étions là, jeunes et sans inquiétude, épaule contre épaule. Il me regardait de ses tendres yeux noirs illuminés par le désir. Aucun mot ne pourrait décrire ce qui m'habitait pour la toute première fois. Ma tête devint lourde, et mes lèvres étaient si gonflées d'attente que mon corps bascula sans que ma raison intervienne.

Lorsque ses lèvres effleurèrent enfin les miennes, je perçus en moi une douce sensation, une vague de chaleur que je ne pouvais encore nommer. Je le désirais à un point tel que mes jambes s'entrechoquaient et que mes yeux n'arrivaient plus à voir. Sa voix me guidait. Il savait ce qu'il faisait. Je compris alors que l'amour m'envahissait comme un parfum ensorcelé.

À la suite de cette soirée magique, tout fut merveilleux : mon travail, mon jogging matinal... Même le cimetière près duquel je courais l'après-midi pour me mettre en forme me semblait parfait.

Un jour, il m'appela et me proposa de venir me prendre devant la résidence où je travaillais.

— Je voudrais te montrer quelque chose de spécial et d'important.

— Mais qu'est-ce que c'est?

— C'est une surprise. Je ne peux rien te dire, autrement tu devineras tout! Fais-moi confiance.

Dans l'attente de voir sa jeep Cherokee apparaître, je regardai fixement par la fenêtre avant de la maison. Je reconnus enfin son véhicule, qui s'immobilisa dans l'entrée. Je sortis le rejoindre précipitamment et grimpai à côté de lui. Il me dit :

— Bonjour, ma belle! Je voudrais te montrer quelque chose. Mais, dis-moi, comment dit-on ma chérie en français?

En anglais, il existe un joli terme pour dire ma chérie. Il s'agit de *honey*, que je traduisis simplement par miel. Il répéta après moi :

— Miel, c'est superbe! Dorénavant, je t'appellerai toujours ainsi. Tu seras mon miel à moi.

J'étais flattée par ces mots qui sortaient en cascade de sa bouche hypnotique.

Avec une totale confiance, je m'abandonnai à son petit jeu plutôt amusant et intrigant et me laissai conduire vers l'inconnu. En conduisant, il m'expliqua qu'il se sentait prêt à m'amener dans sa demeure. Lorsque le véhicule prit la sortie de l'autoroute, je compris qu'il ne me conduisait pas vers un appartement, mais plutôt vers un quartier résidentiel. Et pas n'importe lequel! Pas une seule résidence de la rue ne comportait moins de deux garages et toutes étaient de grosses maisons à deux étages.

La jeep s'arrêta devant une immense demeure de briques rouges munie de grandes fenêtres. Nous descendîmes du véhicule pour y pénétrer par la porte du garage. Un bateau se trouvait dans le premier espace de stationnement, une Alfa Romeo dans le deuxième. Je ne pouvais concevoir une telle opulence.

Avec douceur, il me demanda de lui faire confiance à nouveau. C'est alors qu'il sortit un foulard de soie avec lequel il me banda les yeux. Ce jour-là, je fêtais mes dix-huit ans et il s'en était souvenu. Pour moi, dix-huit ans, c'était un âge important, c'était celui de la maturité, dans mon coin de pays.

Je sentais la douce soie et ses tendres mains qui entouraient ma tête. À mon grand étonnement, il me souleva dans ses bras comme dans un conte de fées, et je sentis que nous montions un escalier. Les marches semblaient tourner à l'infini. Arrivé en haut, il me déposa sur le sol et me pria d'attendre un court moment pour faire jouer un disque très approprié d'Air Supply. Une panoplie de sentiments se bousculaient en moi. Je ne savais plus ce que je voulais. Je voulais faire l'amour avec lui, mais était-ce bien ou mal? Je ne savais plus.

Puis, la magie m'emporta. Il détacha le bandeau et je pus voir la plus parfaite image de fête que j'aie connue jusqu'alors. Les flammes des chandelles dansaient et un gâteau fondant au chocolat se trouvait au pied du lit, près d'une bouteille de vrai champagne. Sur un lit qui respirait le confort avaient été déposés trois énormes sacs de *La Senza* magnifiquement disposés par ordre de grandeur. Dans la salle de bain, il ouvrit le robinet d'eau chaude qui remplissait doucement la baignoire et faisait flotter des chandelles ayant la forme de cœurs rouges.

Avec une légère nervosité et un désir sincère de créer un moment parfait, il tentait maladroitement d'allumer les chandelles qui ne cessaient de se soustraire à la flamme du briquet. La joie m'habitait totalement, mais l'idée de ce qui allait sûrement se passer dans les heures à venir faisait naître en moi un léger sentiment de peur.

Tom souhaitait créer pour moi un souvenir qui serait à jamais gravé dans ma mémoire. Il s'approcha et me déshabilla sans hâte, le regard chargé de désir. Quand je sentis mes vêtements tomber un à un, je m'immobilisai, question de faire durer ce moment délectable. Je me sentais belle et majestueuse, tout en étant frêle et petite. L'inconnu faisait monter l'anxiété en moi, mais un chaud baiser enflammé me réconforta rapidement.

Lorsque je sortis du bain, il m'attendait, muni d'une réconfortante serviette pelucheuse. Nous nous approchâmes du lit et il m'offrit d'ouvrir le premier sac. Le plus petit contenait une bouteille d'huile décorée d'un ruban de soie rose qui dégageait un délicieux parfum sucré de fleurs. Dans le deuxième se trouvait un soyeux déshabillé blanc garni de dentelle et de satin, ni trop osé ni trop sobre. Le troisième cachait une superbe robe de chambre blanche que je porterais durant les dix années qui suivraient.

Ces somptueux cadeaux déballés, il alluma les feux de Bengale sur le gâteau et déboucha la bouteille de champagne, comme si le tout avait été orchestré depuis des semaines. Ce soir-là, nous avons fait l'amour avec une intensité inoubliable. C'était la toute première fois que j'abandonnais mon corps à un homme. Le temps ne comptait plus. Nous bougions à l'unisson sans avoir à penser. Je savourais ce moment goulûment, sans restriction. La musique était d'un parfait romantisme, et la

luminosité, si douce à l'œil que son corps semblait luire comme l'or le plus chaud. Je dormis comme un ange sans compter les minutes ni penser au lendemain.

Peu après, Tom me proposa de venir habiter avec lui dans sa luxueuse demeure. J'avais cessé de travailler comme gardienne, la dame ayant mis fin à mon contrat prématurément. Elle restait à la maison et n'avait plus besoin de mes services. Je demeurais toujours chez elle en attendant de trouver autre chose, mais on imagine facilement à quel point je me sentais de trop. J'acceptai volontiers l'offre de Tom. Mes parents étaient quelque peu inquiets et s'interrogeaient au sujet de la provenance de l'argent qui affluait chez mon amoureux. Je magasinai sans trop compter, les cadeaux se multipliaient, il me faisait livrer mon souper à la maison... Parfois, je me rendais même au restaurant et l'attendais à la fermeture. Un jour, il m'a offert de travailler pour lui et de prendre les commandes à emporter, question de me changer les idées. Mais ma maîtrise de l'anglais me paraissait encore insuffisante.

Je l'aimais tant que je faisais tout pour lui, comme lui préparer ses repas, lui faire infuser son café et même allumer sa cigarette. Je faisais son ménage et son lavage. Je tenais à me rendre utile pour ne pas avoir l'impression de dépendre de lui. Malgré tout, je commençais à trouver le temps long, seule et sans amis.

Dès le début de notre cohabitation, Tom m'avait expressément prévenue de ne pas pénétrer dans une chambre située au deuxième étage de la maison. Il m'avait formellement avertie que de transgresser cette consigne pourrait mettre ma vie en danger. Bizarrement, je n'en avais pas été autrement effrayée. Il m'avait dit ça d'une manière si douce que j'avais cru qu'il ne

voulait que mon bien. Cependant, l'ennui aidant, je me mis à me questionner sur le contenu de cette fameuse chambre. Je ne croyais pas que Tom pourrait me faire du mal.

Un soir, alors que nous étions couchés, son téléphone sonna et il répondit. Après quelques mots en chinois prononcés sur un ton froid et surpris, sa voix changea. J'eus l'impression qu'il parlait à une femme qui lui plaisait bien. Elle semblait plus importante que moi, tout à coup. Je compris que j'étais de trop. Lorsqu'il raccrocha, il m'expliqua sans pudeur que c'était une dénommée Marleene et qu'elle voulait le voir. Son enjouement soudain me blessa profondément. Je doutais maintenant de la sincérité de son amour pour moi. Nous nous sommes disputés à ce sujet; il me fit clairement comprendre que je devais lui être soumise en tout, qu'autrement notre relation ne pourrait durer.

Cette scène me remplit de peine et de douleur. Je tombais de haut. Son attitude et ses paroles blessantes me laissaient au cœur un vide que, sur le coup, je ne parvenais pas à sonder dans toute son ampleur.

Les jours qui suivirent furent pénibles. Tom me laissait dormir seule. En fait, il ne dormait presque pas. Il s'enfermait dans la chambre secrète des heures durant. Il invitait des amis et me laissait derrière en m'ordonnant de les laisser tranquilles. Je me sentais de trop aussi bien qu'impuissante. J'étais laissée à moi-même.

Un jour que je contactai mes parents, je leur expliquai l'existence de cette mystérieuse pièce dans la maison. En état d'alerte, mon père me dit de faire mes valises en secret et de me préparer à son arrivée dès le lendemain après-midi. Il volait à mon secours.

Le jour de mon départ, Tom me fit comprendre que c'était mieux ainsi, qu'il était préférable que je retourne poursuivre mes études à Québec. De toute façon, il devait épouser une Chinoise sous peine d'être déshérité par son père, toujours propriétaire des restaurants. Il ne m'avait jamais dit qu'il m'aimait.

Quant à la chambre secrète, je n'ai jamais su ce qui s'y passait. Une fois seulement, Tom m'avait invitée à y venir voir, mais il avait sans doute tout rangé auparavant, puisque rien, aucun outil ni aucun matériel ne demeurait sur les quelques meubles anonymes qu'il y avait là. Finalement, encore aujourd'hui, j'en suis réduite aux conjectures. S'agissait-il d'une affaire de faux passeports pour des concitoyens qui souhaitaient intégrer le Canada clandestinement? Tom s'adonnait-il à des activités touchant la pornographie ou la drogue? Rien ne me permet d'affirmer quoi que ce soit. Le secret a toujours été bien gardé.

Ma séparation d'avec Tom m'a laissée le cœur brisé pour bien longtemps. J'ai pleuré cet amour impossible durant des mois. J'ai cherché mon amant perdu à travers de nouveaux amis asiatiques qui ont d'ailleurs été pour moi un support moral important.